

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

C'est juste au moment où le printemps semble décidé à paraître, qu'il faut songer aux toilettes d'automne. Tandis que dans les jardins publics et sur les boulevards, les rares personnes qui ne sont ni aux bains de mer, ni en voyage, commencent à montrer les fraîches robes de mousseline et les robes de gaze ou de grenadine qu'elles viennent seulement de sortir de leurs cartons et de décrocher de leurs porte-manteaux, les créateurs qui donnent le ton à la mode offrent à l'admiration et à la préférence des femmes élégantes, de séduisantes et originales confections de drap de-tinées à compléter leurs toilettes sérieuses d'automne et d'hiver.

Deux jeunes filles traversaient dernièrement le Luxembourg accompagnées de leur père. L'une avait une robe de grenadine gris-clair à jupe unie, mais garnie par le bas de six rangs de petit ruban de taffetas bleu posés à égale distance. Le corsage, uni et plat, était recouvert d'une grande pèlerine pareille à la robe et bordée des mêmes rangs de ruban. Le chapeau, de crin gris, était orné en dessus d'une simple bride de ruban bleu posée en biais, et en dessous, d'un nœud de myosotis sur le front.

L'autre jeune fille avait une robe de mousseline fond blanc à dessins bleus, à seize petits volants tuyautés, à corsage froncé et à manches larges à poignets, un châle double de mousseline garni de beaucoup de petits rangs de guipure blanche et de guipure noire, et un chapeau de paille de riz cousu avec un bavolet de taffetas noir, une traverse pareille, une touffe de bluets sur le côté, et en dessous des bluets, est une torsade de ruban noir.

Les grandes pèlerines, sortes de *talmas*, ont repris une grande faveur surtout pour les enfants, mais aussi pour les jeunes filles et même pour les femmes. Les toilettes toutes pareilles sont de très bon goût.

Une jeune fille qui entrait dans une église avec sa mère, en avait ces jours-ci, une de mozambique, étoffe plus résistante que la grenadine, composée d'une jupe unie et d'une basquine collante. Cette étoffe était grise avec des lisérés ponceaux.

La toilette de la mère, également grise à rayures noires, se composait d'une robe à volants dans le bas, et d'un grand vêtement à pointes arrondies faisant presque en même temps manteau, châle et mantelet.

La maison *Gugelin* a déjà payé un large tribut d'in-

ventions aux modes de la saison prochaine. L'embarras de se fixer sera la seule difficulté qu'éprouvera l'élégante Parisienne ou la riche étrangère dans ses magasins renommés et splendides. Que choisir en effet du *Shangai*, manteau de drap de deux couleurs, sans aucune couture sur les épaules ni dans les manches, du *Melazzo* en velv, en soie ou en drap, formant une espèce de ca-aque non ajustée dans le dos et ayant des plis sur les côtés, du *Phæbus*, large vêtement à pèlerine de guipure d'une forme nouvelle, et à volant de guipure dessinant une large manche sur le côté du manteau, de la *Sultane* en velv noir, espèce de pelisse Pompadour, s'entr'ouvrant en éventail sur le devant, avec une sorte de berthe entourée de guipure et une manche à coude sans couture, enfin du *Titien* en drap noir, manteau se relevant sur les deux bras, et garni d'un biais d'étoffe piquée.

Une délicieuse robe exécutée ces jours-ci pour la première fois avait la forme *gabrielle*, c'est-à-dire sans couture à la taille, avec des bretelles formant nœud sur les épaules. Les manches sont à coudes sans coutures et garnies de plaques de passementerie de même que les extrémités des bretelles. Sur le devant de la robe, il y a des poches en passementerie, et deux plaques à l'endroit où s'arrêtent les bretelles à la naissance de la taille. Toutes les coutures sont lisérées de taffetas groseille.

Une robe de mariée, composée de même par la maison *Gugelin*, 83, rue de Richelieu, était en taffetas blanc, avec une grande ruche partant de la taille et allant rejoindre le bas de la jupe en éventail et formant manteau de cour.

En dehors des créations artistiques comme celles-ci, il n'y a presque rien de changé dans la façon habituelle des robes. Madame *Bernard*, une autorité en ce genre, dont les ateliers sont situés rue de Rivoli, 162, continue à faire beaucoup de sarreaux et à orner les robes de taffetas de larges bandes de taffetas d'une couleur différente. En ce moment elle fait beaucoup de robes de taffetas noir à cinq petits volants plissés, bordés de chaque côté d'un liséré blanc, et en vue de l'hiver, elle revient un peu aux manches fermées. Cependant rien n'est soumis à plus de variété que cette partie de la robe qui doit s'adapter aux goûts et aux habitudes de chaque personne. Quant aux corsages, ils sont presque uniformément plats et à ceintures.

Une robe de madame *Bernard* qui a obtenu dans une fête un succès prodigieux, sur une des femmes du monde les plus admirées, était de tarlatane blanche à jupe tout unie, à corsage froncé bordé d'une bande de taffetas vert brodée de petites palmes d'or, et complétée par une très large ceinture de taffetas vert pareille à une étole, mais

à deux bouts inégaux. L'intérieur de ces larges rubans était tout couvert d'arabesques d'or, et l'extrémité de chaque bout était terminée par une grosse frange d'or. Un troisième bout de ruban plus court que les deux autres, mais illustré de même, retombait en dessus.

La coiffure, composée d'épis d'or et de rubans de taffetas vert, révélait par son goût distingué et savant, un des ouvrages de la maison de *Laère*, 18, rue de Richelieu.

Plusieurs autres coiffures de cette maison d'élite ont été remarquées à des bals des eaux.

L'une était de scabiuses et d'avoine d'or.

Une autre de marguerites de toutes nuances, ouverte par derrière et très touffue sur les côtés.

Une autre de bluets clairs et de chrysanthèmes roses.

Une autre de magnifiques pensées assorties pour lesquelles la maison de *Laère* est sans rivale, et de lilas blanc.

Une autre enfin de magnifiques roses thé et de cinéraires.

Les chapeaux de ce printemps et de cet été auxquels madame *Alexandrine*, 44, rue d'Antin, avait donné un charme et une séduction inexprimables, ont eu jusqu'ici si peu d'occasions de se produire, que les plus vaporeux et les plus légers se montrent presque entièrement frais encore et dans toute leur nouveauté, au moment où d'ordinaire un grand nombre d'entre eux est déjà réformé pour faire place à des combinaisons plus sérieuses.

Ainsi, tandis que madame *Alexandrine* unit en ce moment le taffetas au velours épinglé, au satin ou au velours pour parachever ces délicates merveilles dont la réputation s'étend à tous les pays civilisés, nous admirons, alterpativement sur une ravissante jeune femme, trois délicieux chapeaux sortis vers le commencement de mai des ateliers de la grande faiseuse.

L'un, à bord de paille belge, a un fond mou de taffetas paille recouvert d'une résille de chenille, un bavolet paille recouvert de chenille et dépassé par une frange de petits glands de jais, sur le côté de la passe un gros chou de taffetas paille découpé, et en dessous une torsade paille d'où retombent des agréments de jais.

Un autre de crin noir a, en dessus, une bride noire posée en biais et, d'un seul côté, trois rangées de roses du roi. Des roses du roi pareilles sont posées en dessous du côté opposé à l'ornement du dessus.

Un troisième enfin, de crêpe blanc, orné sur la passe d'un nœud d'althéas, et d'althéas en dessous du bandeau.

M. *Desprey*, boulevard des Capucines, 38, prépare pour un peu plus tard, des chapeaux d'amazones en feutre noir ou brun, ornés de plumes et de nœuds de velours. Pour le moment, ceux qu'on porte encore non-seulement pour monter à cheval, mais pour toutes les excursions, sont toujours de paille d'Italie à bords relevés et de forme oblongue.

Madame *Thorel*, à *Saint-Augustin*, rue Neuve Saint-Augustin, 45, qui s'occupe avec tant de succès des habillements d'enfants, compose aussi des vêtements de femme d'excellent goût. Ses peignoirs élégants entr'ouverts en avant et à grandes pèlerines soutachées, ses baigneuses de cachemire, ses robes de chambre ajustées en avant et

faisant en arrière manteau de cour, ont un style excellent et beaucoup de grâce.

On trouve également dans les galeries de madame *Thorel* des robes pour la ville et des confections très confortables.

Sous les robes de chambre de cachemire ou de piqué, les jupes brodées ou à entre-deux de dentelle sont presque de rigueur.

Nous en avons vu de très jolies chez madame *Colas*, 47, rue Vivienne, faisant partie d'un riche trousseau. Parmi ces jupes, il y en avait de plissées à petits plis et à entre-deux de dentelle, d'autres à médaillons de valenciennes, d'autres brodées au plumetis, d'autres encore toutes soutachées. Des chemisettes et des zouaves étaient assortis à chaque jupe. Puis, des mouchoirs de tous les genres, depuis ceux de batiste forte à ourlet uni et à simple chiffre blanc ou bleu, jusqu'au mouchoir brodé en relief et garni de malines, de délicieux petits bonnets ronds en dentelle, en mousseline ou en guipure, avec nœuds de rubans blancs, des chemises à entre-deux brodés et à petites manches plissées, et des camisoles très variées prouvaient une fois de plus le talent et l'habileté de madame *Colas*.

La passementerie est très employée en ce moment dans les ornements de robes. Elle prend la forme de glands, de plaques, de médaillons, de nœuds de toutes sortes, et nulle part elle n'est plus variée qu'à la *Ville de Lyon*, 6, rue de la Chaussée-d'Antin. Les rubans de ce magasin renommé sont aussi d'une beauté toute spéciale, ses cravates brodées et garnies de dentelle ont une grâce particulière, et sa ganterie est d'une qualité supérieure. Son gant *Josephine* surtout a été vite et complètement adopté par les femmes du grand monde.

Une autre création de l'industrie adoptée non-seulement par les femmes du monde, mais par toutes les femmes raisonnables et toutes les mères prudentes, c'est le corset plastique de madame *Bonvallet*, 5, boulevard de Strasbourg. Ce corset a le double avantage de donner beaucoup de grâce aux vêtements sous lesquels on le met et de soutenir la taille sans lui imposer aucune compression. Une série complète de toutes les variétés de formes et de grandeurs donne à chaque personne la facilité de trouver à la minute et d'une manière exacte ce qui lui convient, non pas par à peu près comme chez les fabricants ordinaires de corsets, mais absolument, comme si on l'avait exécuté d'après les mesures les plus minutieusement prises.

En ce moment, comme nous le disions dernièrement, toutes les branches du luxe ont atteint une grande élévation et doivent marcher de pair. La parfumerie distinguée est une de ses branches les plus délicates. Avec les splendides parures, il faut les parfums recherchés et si suaves pour lesquels la maison *Legrand*, 207, rue Saint-Honoré, n'a pas de rivale. Pour les belles chevelures qu'ont pu légèrement altérer les fatigues et les veilles, son eau tonique de quinine et sa pommade au baume de tannin sont d'une efficacité miraculeuse. Pour les mains aristocratiques, nous ne connaissons pas de savon supérieur aux savons à l'ess. bouquet, au jasmin impérial, au lait virginal ou au cold cream, et aucune

Faint text visible on the left edge of the page, likely from the adjacent page. The text is largely illegible due to fading and bleed-through.

... ..

... ..

... ..



Wm. Brown

Imprimeur imp. et Jean de Roubaix et Paris

Louis David

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

*Crochets de R. Lhopiteau. Robes de Sautine Couer. 2. Vivienne. 4.
 Modes de la M^{me} Plé Horain. 2. de Grammont. 27. — Fleurs Perrot Petit et C^{ie}. M^{me} S. Augustin. 25.
 Dentelles de G. Violard. 2. de Choiseul. 4. — Corsets Nautiques de Bonvallet. R. de Strasbourg. 3.
 Parapluies de Legendre. f. des Cours de France, d'Allemagne et de Russie. 1. P. Mousier. 27. — Soufflets de Tabernier. E. Geny. 47. 2. Montmartre. 17.*

Entered at Stationers' Hall

LONDON at the Monitor Office in Greek Street Soho

NEW-YORK Parson & Co General Agents

MADRID P. J. de la Posa

vous semble aussi
 les
 de rousser, les
 d'une manière
 qui détruit
 très précieuse
 de signales service
 28, boulevard
 des effets
 la réputation s'
 de toutes le
 la poissance
 qui comprend tout,
 des études, gr
 savants, savants des par
 mille détails dont s
 d'une robe blanc
 parures d'or, elle s
 de satin pour y lire q
 d'Alfred de Musset, il c
 complètement vétu
 de Levant, avec des
 et que la belle
 à papier dont le m
 ont été taillé sur l
 laissez-vous être l
 avec des étoffe
 votre toilette sem
 assise sur un diva
 promenez un infor
 d'un volume su
 de lecture.
 Mme Marie
 LAURE DE MODES
 Collière composée
 de buffat de bas, et d
 avec bandeaux de c
 descendant fort bas, d
 pas sur de velours
 telle robe.
 à la réponse (en droit
 de 2 centimètres
 et de deux volant
 sur 4.
 se buffat sur l'ép
 de la saign
 garnie au bas cor
 vers la saignée et
 est de velours
 un bouillon
 de velours et de tr
 sur la
 de chaque
 sont éliminés

eau de toilette ne nous semble aussi exquise que la véritable eau des Alpes.

Contre les taches de rousseur, les boutons et les rougeurs qui nuisent d'une manière si sensible à l'harmonie des lignes, c'est-à-dire qui détruisent toute beauté, il est une préparation bien précieuse qui rend et qui rendra tous les jours de signalés services. C'est le *lait antiphélique* de M. Candès, 26, boulevard Saint-Denis. Nous voyons sous nos yeux des effets prodigieux de l'emploi de ce cosmétique dont la réputation s'est répandue promptement comme celle de toutes les choses vraiment bonnes.

Ce qui fait la gloire et la puissance de notre mode moderne, c'est qu'elle comprend tout, qu'elle étend sur tout son empire : richesse des étoffes, grand style et caractère des vêtements, suavité des parfums, élégance des meubles, choix des mille détails dont s'entoure une femme de goût. Si, vêtue d'une robe blanche en étoffe d'Orient et chaussée de pantoufles d'or, elle s'assied dans un fauteuil d'ébène et de satin pour y lire quelques strophes de Lamartine ou d'Alfred de Musset, il convient que le livre lui-même soit somptueusement vêtu de cuir de Russie ou de maroquin du Levant, avec des filets d'une correction incomparable, et que la belle lectrice tienne à la main un couteau à papier dont le manche de malachite ou de lapis-lazuli ait été taillé sur les indications d'un véritable artiste. Eussiez-vous été habillée par la maraine de Cendrillon, avec des étoffes couleur de soleil et couleur de lune, votre toilette semblera piteuse et mesquine si vous êtes assise sur un divan garni de damas de laine, et si vous promenez un informe couteau de buis sur les pages flétries d'un volume vulgaire emprunté au prochain cabinet de lecture.

Mme Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 611.

DEMI-TOILETTE. — Coiffure composée d'un bandeau ondulé devant et un peu bouffant du bas, et d'une natte de velours noir formant diadème avec bandeaux de cheveux roulés autour, de chaque côté, et descendant fort bas, derrière, sur le cou.

Robe de taffetas gris ornée de velours noir.

Corsage décolleté, taille ronde.

Petite pèlerine à la religieuse (en droit fil), garnie tout autour d'un bouillonné de 2 centimètres avec une petite tête bordée de velours noir et de deux volants de 4 centimètres, bordés d'un velours noir n° 4.

Manche formant un bouffant sur l'épaule et descendant, demi-large, un peu au-dessus de la saignée devant et au-dessous du coude derrière, garnie au bas comme la pèlerine. Les volants sont diminués vers la saignée et relevés par un nœud de velours noir.

La ceinture, très basse, est de velours noir avec un nœud à pans devant.

Le bas de la jupe est garni d'un bouillonné de 5 centimètres avec petite tête bordée de velours et de trois volants de 8 centimètres bordés de velours.

Le même ornement est posé sur la jupe en formant de grandes dents, et vers le haut de chaque dent le bouillonné et surtout les trois volants, sont diminués et viennent mourir

sous de beaux nœuds de velours dont les bouts retombent garnir le vide entre chaque dent. Les bouillonnés et le premier volant sont du même morceau de taffetas.

Col ruché de tulle.

Sous-manches de tulle très bouffantes et retenues par un haut poignet de velours.

TOILETTE DE PROMENADE. — Chapeau de tulle blonde à petites fleurettes, garni de taffetas blanc, de deux plumes et d'un dessous composé de roses et de marguerites blanches.

Brides blanches.

La passe est bouillonnée de tulle de blonde. Le bavolet a un ruban blanc passé dans l'ourlet, deux plumes retombent l'une à droite, l'autre à gauche, partant d'un lien de taffetas blanc.

Robe et mantelet Marie-Antoinette, de taffetas mode orné de taffetas vert.

La robe est unie, garnie devant de boutons verts gradués de grandeurs. Ceux du bas ont 4 centimètres de diamètre. Ceux à la taille n'en ont qu'un demi.

Une bande verte de 10 centimètres garnit le bas.

La manche est bouffante et serrée au poignet.

Le col et les manchettes sont en batiste piquée et à petits pans croisés sous des boutons de bijouterie.

Le mantelet se compose d'une écharpe décolletée entourée d'un bouillonné entre deux petites ruches bordées d'un petit biais vert.

Cette écharpe se rétrécit à la taille devant et croise en prenant bien le creux du corsage.

Un petit volant bordé d'un biais vert garnit le bas et vient mourir de chaque côté.

Un volant, très haut et très ample, forme les manches et garnit tout le bas de l'écharpe. Ce grand volant est lui-même terminé par un petit volant à tête ruchée bordée de vert, et il a au bas un biais vert.

CANEVAS PEINTS.

Nous pouvons, dès ce jour, annoncer à nos lectrices une charmante nouveauté qui a pour elles un mérite incontestable.

Depuis longtemps il fallait, pour exécuter une belle tapisserie en laine sur canevas, se procurer un dessin original, soit français, soit de Berlin, gouaché sur un papier quadrillé et le plus souvent ensuite un canevas échantillonné; puis il fallait alors établir sur le canevas, en comptant les points, l'objet qu'on voulait reproduire.

Le dessin original coûtait fort cher, le plus ou le moins de grosseur du canevas (grosseur en disproportion des carreaux de l'original) faisait qu'on avait souvent des erreurs de dimension, et les dames perdaient la moitié du temps consacré à ce travail, pour compter les points; elles se trompaient souvent et défaisaient et refaisaient, tout comme Pénélope.

Aujourd'hui on vend, à l'abri de brevets, des canevas peints qui sont admirables. Le dessin se trouve tout entier gouaché sur le canevas avec des couleurs si vives et si nettes, qu'au premier regard on jurerait que la tapisserie est toute finie. On économise l'achat du modèle, on travaille à coup sûr et tout en causant; il n'y a plus de points à compter, plus d'attention fatigante pour les yeux. On brode avec le vert clair sur la partie peinte en

vert clair, avec le vert foncé sur la partie en vert foncé, et ainsi de suite pour toutes les couleurs et leurs nuances, y en eût-il cent.

Les dames n'ont plus à se demander : Ceci sera-t-il bien étant fini ? Elles voient l'objet fini et le recouvrent simplement de laine, travail qui devient un jeu.

Les *canevas peints* que nous avons vus sont ravissants, et les prix à peine supérieurs à ceux des canevas unis.

Les commissionnaires ont de plus l'avantage de pouvoir exporter les *canevas peints* comme un simple tissu et non comme des ouvrages finis, qui sont dans beaucoup de pays frappés de droits très élevés.

Nous parlons bien évidemment ici dans l'intérêt de nos lectrices et de la vérité, car nous ne connaissons même pas l'adresse de la maison où se fabriquent ces canevas. Nous nous en informerons cependant et nous l'indiquerons ensuite; heureux de pouvoir rendre populaire l'usage d'une aussi jolie chose.

A. G.

Nous recommandons à nos abonnées trois publications de PATRONS MODÈLES PARISIENS. Patrons nouveaux éprouvés et coupés dans les meilleures maisons de Paris de manière à pouvoir être garantis parfaits.

PATRONS-MODÈLES DE LA COUTURIÈRE. — Les *Patrons-modèles de la Couturière* donnent, chaque mois, des *Patrons de grandeur naturelle*, d'après les gravures du *Moniteur de la Mode*, de Robes, Corsages, Manches, Pélerines, Corsets, Manteaux, Mantelets, Fantaisies, Costumes de cour, Pardessus, Amazone, et tout ce qui concerne la confection.

LA LINGÈRE PARISIENNE. — La *Lingère Parisienne* donne, chaque mois, des *Patrons de grandeur naturelle* de tout ce qui comporte la lingerie : Bonnets, Camisoles, Chemises, Jupons, Broderies, Fichus, Pantalons de dames, etc.

LES MODES DE L'ENFANCE. — Les *Modes de l'Enfance* publient, chaque mois, une feuille couverte de *Patrons de grandeur naturelle* des différents vêtements de petits garçons et de petites filles, depuis le premier âge jusqu'à l'adolescence, que la mode sait rendre si coquets et si élégants.

Les tracés de ces publications sont accompagnés d'explications suffisantes pour qu'ils soient parfaitement intelligibles et qu'ils trouvent une application utile, non-seulement pour les personnes qui s'occupent spécialement des modes et nouveautés, mais encore dans toutes les familles.

Chacune de ces publications coûte 6 francs par année en France, 8 francs pour l'étranger.

On peut s'abonner aux trois ensemble ou séparément, en adressant le montant, à M. Henry Picart, rue des Pétites-Écuries, 49, à Paris.

Courrier de Paris.

Nous vous disions l'autre jour, en vous racontant cette fin si regrettable de Decamps, à combien peu tient la vie ! Il ne s'en est pas fallu de beaucoup que je n'eusse, encore cette fois, à vous raconter un autre déplorable accident et qui a failli coûter la vie à une jeune et charmante artiste du théâtre de l'Opéra-Comique, mademoiselle Prost. Quand la mort se prend à frapper dans les rangs d'une certaine classe, quelle qu'elle soit, elle y fauche à tour de bras; les plus jeunes comme les plus illustres têtes tombent sous son impitoyable faux. Cette fois les arts en seront quittes pour la peur; ils n'auront eu qu'un deuil à porter.

Donc, mademoiselle Prost descendait en scène d'un décor élevé figurant une montagne. Dans le mouvement qu'elle fit pour lancer un bouquet, sa robe d'étoffe légère froissa un bec de gaz et prit feu. En un instant la jeune artiste fut environnée de flammes. Le danger était déjà grand; il pouvait devenir plus grand. Déjà l'incendie mordait ses épaules et ses bras nus. Un pompier de service dans la coulisse s'élança au secours de mademoiselle Prost et parvint à étouffer le feu. L'artiste, Dieu merci! en fut quitte pour quelques légères brûlures. Le public, que ces accidents de la scène émeuvent toujours beaucoup, ne se tranquillisa que lorsque le régisseur vint lui annoncer le dénouement de ce petit drame intercalé dans la comédie.

Rendons grâces aux dieux! auraient dit les anciens, de ce qu'un pareil malheur ait pu être évité par l'intervention d'un pompier! Non pas que je veuille rire des pompiers dont personne plus que moi n'admire et ne respecte le courage, le dévouement, l'adresse et l'abnégation; mais, enfin, ce doit être un bonheur pour le pompier de l'Opéra-Comique, d'avoir rendu à l'art une artiste de talent, et à la vie une jeune et charmante femme.

Puisque nous sommes au chapitre du dévouement et du courage, gardons-nous bien d'oublier de vous signaler le trait héroïque de sang-froid d'un mécanicien de chemin de fer. C'est simple et c'est terrible; cela fait battre le cœur et dresser les cheveux sur la tête. Dans la journée du 21 août, raconte un journal de Toulouse, un train était lancé entre les stations de Castelnau-dary et d'Avignon, à une vitesse de 25 kilomètres à l'heure, lorsque le mécanicien Sentis (rappelons-nous son nom, c'est celui d'un héros de courage et de dévouement) aperçut, à 450 mètres environ devant lui, un jeune enfant de trois ans, seul sur la voie.

Essayer d'arrêter le train, était chose impossible! La mort courait à toute vapeur sur le malheureux petit être que le bruit de la machine étonnait sans l'épouvanter! Que fait Sentis? Il s'élança sur l'avant de la machine, d'une main s'y cramponne et de l'autre saisit par ses vêtements l'enfant qu'il enlève de terre au moment où il allait être broyé; mais le poids, si léger qu'il fût, que Sentis avait au bout de son poignet, accru considérablement par la vitesse du train, ne lui permet plus de se redresser. L'homme qui a eu le sang-froid de prévoir ce danger et de le prévenir, ne peut pas, ne doit pas être

vaincu par un si faible obstacle. Sentis se laissa alors cooler avec son précieux fardeau dans le fossé qui borde la voie, et il se releva légèrement contusionné.

N'est-ce pas là une belle victoire, en vérité, et le nom de Sentis ne mérite-t-il pas d'être glorieusement cité ?

Allons, puisque la veine est aux beaux traits et aux bonnes actions, n'abandonnons pas la corde que nous tenons entre les mains. Rendons hommage à tous ceux qui font de bonnes actions, et nommons-les tout au long, afin que chacun puisse les inscrire dans le livre d'or de sa mémoire. S'il est ordonné d'oublier les injures, il ne doit pas être moins ordonné de se souvenir des bienfaits.

Le nom de ce héros de bienfaits est Grandval; il est raffineur de sucre à Marseille. Jamais riche industriel n'a fait un plus bel usage de sa fortune. Ses bonnes actions, — j'entends les plus récentes en date, — sont les suivantes; elles se résument en deux anecdotes :

Il y a peu de jours, M. Grandval voit passer devant son usine, un jeune militaire ayant subi une amputation au genou et portant la croix de la Légion d'honneur et la médaille militaire.

— Où avez-vous perdu ce membre? lui dit le commerçant.

— A Solferino.

— Où allez-vous maintenant ?

— Je retourne dans mon pays.

— Loin d'ici ?

— Dans le Puy-de-Dôme.

— Êtes-vous content de votre sort ?

— Assez. J'ai 250 francs de ma croix et de ma médaille; mais j'avoue que cela n'est pas suffisant pour vivre.

— Que vous faudrait-il pour être heureux ?

— Ah! diable, beaucoup de choses.

— Vous êtes donc bien exigeant ?

— C'est selon.

— Dites toujours ce que vous désirez.

— Eh bien! je voudrais un âne, mais un bel âne.

— Un âne, et pourquoi faire, grand Dieu ?

— Voici. Avant d'entrer au service, je vendais du vieux fer, avec mon infirmité je ne puis continuer ce genre de commerce; un âne ferait donc ma fortune.

On fait entrer dans la raffinerie ce pauvre soldat, et pendant que le contre-maître lui offre, au nom de son patron, quelques verres de rhum, un employé se rend au marché de la porte d'Aix et revient, quelques instants après, avec un superbe roussin qui n'avait pas coûté moins de 240 francs.

M. Grandval s'approcha de nouveau du militaire et lui dit :

— Cet animal qui doit faire votre bonheur vous appartient. Seulement, comme il faut une mise de fonds pour commencer un commerce, quelque petit qu'il soit, voici cinq pièces d'or. Partez et soyez heureux.

Le généreux donataire n'ayant voulu accepter aucun remerciement, le militaire enfourcha sa vigoureuse monture et partit au galop.

Dût la modestie bien connue de M. Grandval en souffrir, je raconterai, dit un biographe de ce généreux industriel, un dernier trait entre bien d'autres.

Une célébrité du barreau marseillais lui ayant appris qu'un négociant, autrefois dans l'opulence, se trouvait présentement dans la misère.

— Tenez, prenez ces mille francs, répond M. Grandval, je ne veux pas connaître son nom, pour qu'il puisse me saluer sans rougir.

On ne sera pas étonné maintenant d'apprendre que ce grand industriel consacre annuellement plus de cent mille francs au soulagement d'infortunés qui restent secrètes.

Ai-je eu la main heureuse aujourd'hui ? Je le crois. Mais s'il est doux de faire le bien comme M. Grandval, combien est-il honteux de voler l'aumône du pauvre, et de s'enrichir au détriment de ceux qui meurent de faim et de froid. C'est ce qui vient d'arriver, et je vous veux consigner l'anecdote, telle que la rapportent les journaux judiciaires.

Le nommé L..., aveugle, se tenait habituellement sur les marches du portail de l'église des Petits-Pères, et, d'une voix lamentable, sollicitait la pitié des passants. Il inspirait une compassion réelle qui se traduisait en abondantes aumônes. Des rapports parvenus à la police firent connaître que ce pauvre, dont la détresse apparente touchait les bonnes âmes, venait d'acheter, rue Saint-Pierre-Montmartre, un fonds d'hôtel meublé, à un prix dépassant trente mille francs.

Ce fait éveilla l'attention, et le commissaire du quartier Vivienne fut chargé, en vertu d'un mandat, de faire une enquête pour en vérifier l'exactitude.

Le magistrat reconnut que l'allégation était conforme à la vérité, et que le jour de la prise de possession de son établissement, où sa femme était déjà installée, l'aveugle avait déjà versé 12 000 francs comptant sur le prix d'acquisition. Dès lors, le commissaire crut devoir opérer une perquisition au domicile de L... Il y trouva des valeurs industrielles, des actions de la société des Docks de Marseille, des obligations de chemin de fer, etc., constituant ensemble une somme très importante.

Depuis sept ans, en tendant la main, l'aveugle avait su amasser ce capital, et était en train de se bâtir une fortune. C'était sans permission qu'il s'était installé à l'endroit où il exerçait sa lucrative industrie. On ne l'avait toléré qu'à cause de son infirmité, et parce qu'on pensait que les aumônes qu'il recueillait suffisaient à peine à ses besoins. On sut, en outre, qu'il accablait l'empereur, l'impératrice et les personnes haut placées, de pétitions et de demandes de secours.

Est-ce assez honteux et assez criminel ? Il est probable que le pompier de l'Opéra-Comique et que le mécanicien Sentis n'ont ni actions des Docks de Marseille, ni obligations de chemins de fer; mais combien n'aimerais-je pas mieux avoir sur la conscience le salut de mademoiselle Prost et du pauvre petit enfant que les trente mille francs amassés par l'aveugle de l'église des Petits-Pères !

Imitez le pompier et Sentis, imitez M. Grandval, n'imitiez pas l'aveugle des Petits-Pères; mais faites toujours l'aumône aux aveugles, fussiez-vous jeter votre obole dans la sébile d'un faux pauvre !

X. EYMA.

LA PIERRE DE TOUCHE.

(Voyez le numéro précédent.)

Le billet était conçu ainsi :

« Monsieur,

» Vous m'évitez, je le vois, et me privez ainsi de
 » vous témoigner ma vive gratitude. Je ne veux pas
 » vous troubler dans vos goûts solitaires ; toutefois,
 » je dois vous dire que je n'ai pas oublié le doux
 » poëme de notre enfance, et je m'empresse de
 » vous offrir, comme gage de ma reconnaissance,
 » ces fleurs que j'ai portées. Elles ne vous seront
 » pas longtemps importunes : elles durent si peu !
 » Mes sentiments du moins sont éternels.

» Juliette DAVENEL. »

Juliette s'en retourna avec un sentiment de tristesse qu'elle ne pouvait définir. Le lendemain, elle revint chez la mère Guérin, voulant savoir comment Maurice avait accueilli le bouquet et la lettre.

— Tout ce que je puis vous dire, madame, c'est qu'il est resté deux heures enfermé. Quand il a été sorti, j'ai fureté dans sa chambre et je n'y ai pas trouvé la plus petite trace de la lettre ou du bouquet. Il les aura emportés.

— Ou si bien détruits qu'il n'en reste plus rien... Enfin, j'ai fait ce que je devais faire... Je ne le tourmenterai plus... Adieu donc, bonne mère, voici pour vous.

Et elle posa sa bourse sur le dressoir de la chaudière.

Au lieu de s'en retourner par le chemin le plus court, Juliette fit le grand tour et prit à travers les prairies, de manière à revenir par l'avenue de la ferme, de l'autre côté du château. C'était vers la fin d'une journée tiède et triste; une grande nappe de nuages déroba l'azur du ciel, filtrant une lumière grise et terne. La nature était pénétrée de mélancolie et la communiquait à l'âme. Juliette, rêveuse, la tête inclinée sur l'épaule, marchait lentement dans une *traine*, poussant du pied les feuilles tombées, quand tout à coup, au détour du sentier qu'elle suivait et qui était encaissé entre deux haies d'aubépine, elle se trouva en face de Maurice. Un léger cri leur échappa. Juliette rougit un peu malgré elle, et Maurice tint une contenance embarrassée; mais l'un et l'autre se remirent bientôt de leur surprise. Un petit mur fermait le sentier en cet endroit; il fallait le franchir pour continuer le chemin.

— Ah! cette fois, monsieur, dit Juliette en souriant, vous ne pourrez pas facilement m'éviter, à

moins que vous n'escaladiez ce mur; car je vous barre le passage.

Maurice parut déconcerté; son front se plissa soucieusement, mais sa physionomie reprit bientôt la tristesse calme qui lui était habituelle.

— Vous éviter, madame, répondit-il, telle n'est pas mon intention. Seulement, j'aime la solitude, et la recherche, comme d'autres aiment et recherchent le monde.

S'il y avait dans ces mots une épigramme à son adresse, c'est ce que Juliette ne put savoir, car le visage de Maurice ne trahit aucune arrière-pensée maligne.

— Le temps de vous féliciter de votre courage et de vous remercier de mon salut, monsieur! reprit-elle, je vous laisse ensuite à vos rêveries.

— Si j'ai pu me porter le premier à votre secours, madame, le hasard seul en est cause. Tout autre à ma place se fût conduit comme je l'ai fait, vous n'en doutez pas; je ne mérite donc aucun remerciement.

En achevant cette phrase, il salua Juliette d'un air cérémonieux, comme pour la prier de le laisser s'éloigner.

— Un mot encore, monsieur, dit-elle, un peu blessée de cette froideur, mais voulant mettre de son côté tout l'avantage des égards.

— Je vous écoute, madame.

— Vous ne l'avez peut-être pas oublié, monsieur, j'ai beaucoup aimé votre père: il était si bon pour nous! Permettez-moi donc de m'informer de lui.

— Il est mort à Philadelphie, il y a près d'un an; c'est ce qui m'a déterminé à quitter l'Amérique et à revenir en France, madame.

— Mort! dit Juliette avec émotion. Mon Dieu, dit-elle avec une charmante mélancolie, comme tout passe! comme tout nous abandonne! famille, amitiés, relations, et jusqu'à nos souvenirs. La vie est un perpétuel adieu à tout ce que nous avons aimé.

Un léger soupir vint expirer sur ses lèvres. Maurice parut tressaillir.

— Adieu donc, monsieur, reprit Juliette, je ne veux pas vous distraire plus longtemps de vos goûts; donnez-moi la main pour m'aider à franchir ce petit mur.

Maurice ne bougea pas, mais il pâlit.

— Vous refusez? dit-elle d'un ton de doux reproche.

Il fit un brusque mouvement et lui tendit la main. Mais, plus légère qu'une gazelle, Juliette s'était élancée sur les pierres disposées en marches, et avait sauté de l'autre côté du mur. Elle se retourna alors et salua gracieusement de la main. Maurice la suivit d'un regard désolé jusqu'à ce qu'elle eût disparu derrière les buissons. Quand il ne la vit plus, il s'assit

sur le mur, posa sa tête dans ses mains, et demeura ainsi plus d'une heure immobile et silencieux. Lorsqu'il releva le front, son visage était trempé de larmes.

— Allons, dit-il d'une voix brisée, c'est au-dessus de mes forces. Je ne veux plus la voir, je pars.

Le surlendemain, en effet, il avait quitté le pays, et nul ne savait où il était allé, pas même la mère Guérin.

IV.

Juliette chercha à s'expliquer la conduite de Maurice et n'y put parvenir. « C'est un misanthrope ! » se dit-elle, et elle ne pensa plus à lui. L'époque fixée pour son retour à Paris étant arrivée, elle fit ses préparatifs de départ avec joie, car six mois passés à la campagne ravivaient son goût pour la vie parisienne. Mais, en même temps qu'elle se réjouissait à la pensée des plaisirs qui l'attendaient dans les salons, elle songeait avec peine qu'elle allait retomber dans ses perplexités. Elle avait pourtant bien promis de prendre un parti : lequel ? La rose du Bengale, le mélodie d'Hérold, la valse de Strauss, se représentaient à son esprit, mais sans y éveiller une préférence.

Un matin qu'elle était dans son boudoir et relisait nonchalamment quelques-unes des lettres renfermées dans un coffret d'ébène, elle tomba sur celle qui accompagnait le testament de M. Davenel, et qui lui était particulièrement adressée. C'était une lettre pleine de sollicitude et de bons avis, une lettre telle qu'un père sait en écrire à sa fille. Juliette s'étonna de l'avoir oubliée, la relut plusieurs fois, et tomba dans une rêverie profonde.

— Oui, oui, dit-elle en s'en arrachant, M. Davenel a raison, et je suivrai son conseil, si je puis.

Elle serra précieusement la lettre dans un petit agenda qu'elle portait toujours sur elle, referma le coffret et acheva ses préparatifs. Deux jours après, elle était à Paris. Sa première visite fut pour son homme d'affaires, M. Ducoudrais, ancien ami de M. Davenel, caractère honorable, esprit fin et adroit. Leur conversation dura près d'une heure. Quand Juliette le quitta, elle avait le sourire sur les lèvres ; toutefois, ce sourire laissait entrevoir un arrière-sentiment de tristesse, comme lorsque l'on doute du résultat heureux d'une bonne résolution. Les soirées et les bals renaissaient, attirant à leur éclat le fol essaim de nos femmes élégantes. Juliette ne fut pas des dernières à s'y élancer, suivi de son cortège d'adorateurs : astre radieux environné de satellites. Du Croisil, Desmarest, Norval, se trouvaient sans cesse sur ses pas, sollicitant un regard, attendant avec anxiété le signe convenu pour chacun d'eux ;

mais bals et soirées se succédaient sans que Juliette songeât à choisir un mari. L'impatience les gagnait.

— Et la rose ? répétait parfois du Croisil.

— Et la romance ? disait à son tour Desmarest.

— Et la valse ? soupirait aussi Norval.

— Pas encore, répondait Juliette avec une expression singulière ; mais bientôt...

Elle avait annoncé qu'elle ne tarderait pas à ouvrir son salon. Tout à coup, une vague rumeur s'éleva dans le monde élégant : on prétendit que madame Davenel ne recevrait pas pendant l'hiver, qu'un grand malheur l'avait frappée, qu'elle avait même renoncé à aller dans le monde. Ce bruit se propagea, prit de la consistance, surtout quand ce fut en vain qu'on l'eut cherché dans les maisons qu'elle fréquentait le plus habituellement, et que vainement aussi on se fut présenté chez elle. La surprise était au comble ; qu'était-il arrivé ? Quelqu'un s'avisait de dire qu'un banquier avait disparu, laissant un déficit énorme, et que la plus grande partie de la fortune de madame Davenel était entre ses mains. Cette nouvelle fit sensation ; du Croisil, Desmarest et Norval en parurent atterrés. La banqueroute était constante, officiellement annoncée ; mais jusqu'à quel point la fortune de madame Davenel y était-elle compromise ? C'est ce que Desmarest promit bien de savoir avant peu. Justement, il connaissait l'homme d'affaires de Juliette. Il se présenta chez lui, et après avoir parlé d'un immeuble que cet homme d'affaires avait à vendre, Desmarest, par une habile transition, parla du banquier qui avait pris la fuite et des victimes qu'il avait faites. Aux premiers mots, maître Ducoudrais mit sur son nez des lunettes vertes, qui lui servaient autant à garantir sa vue qu'à observer plus à son aise ses interlocuteurs. Il regarda attentivement le député.

— On dit même, reprit Desmarest, que l'une de vos clientes, madame Davenel, se trouve engagée dans cette banqueroute pour des sommes considérables ?

— Considérables, c'est le mot, répondit laconiquement Ducoudrais.

— Pauvre dame ! M. Davenel, il faut l'avouer, a été bien imprudent de confier ainsi la plus grande partie de sa fortune aux mains d'un banquier. Un banquier, c'est si peu solide !

— Ah ! dame, M. Davenel comptait acheter de jour en jour quelque vaste propriété territoriale ; il voulait avoir son argent sous la main.

— Eh, mon Dieu ! et la caisse des dépôts et consignations ? et la banque ? et même le grand livre ? tous ces placements ne valent-ils pas cent fois mieux ?

— Comme garanties, sans doute ; mais comme intérêt, c'est bien une autre affaire. Or, M. Davenel

tenait beaucoup à l'intérêt, le cher homme ! Qui n'y tient pas ?

Un vague sourire vint effleurer les lèvres de Ducoudrais.

— C'est égal, c'est égal, dit Desmarest, M. Davenel a commis la plus insigne imprudence, et sa veuve en subit les tristes conséquences. Mais au moins, reprit-il avec sollicitude, reste-t-il à cette pauvre chère dame de quoi vivre honorablement ? Je serais désolé de la savoir malheureuse !

— Vous êtes vraiment bien bon, répondit Ducoudrais, en hochant la tête avec candeur.

Il prit un dossier sur son bureau et le feuilleta.

— Tenez, continua-t-il, voici les titres de propriété de Trois-Fontaines, ainsi qu'une affiche de vente.

— Comment ! madame Davenel est obligée de vendre ce petit château qu'elle aimait tant ?

— Que voulez-vous ? madame Davenel est la probité même. Son mari lui a laissé à peu près cinq mille livres de rentes viagères à servir, et elle se passerait de manger plutôt que de manquer à ce devoir.

La voix de Ducoudrais parut faiblir sous l'émotion.

— Ah ! vraiment, dit Desmarest avec feu, elle est aussi noble que charmante.

— Jugez-en, reprit Ducoudrais : Trois-Fontaines ne rapporte que deux et demi pour cent. Nous comptons vendre cette propriété quatre-vingt-dix à cent mille francs. Nous convertirons cette somme en inscriptions sur l'État, ce qui nous donnera, sans doute, un revenu de quatre mille francs. Nous vendrons encore le riche mobilier de la Chaussée-d'Antin, et cet appoint achèvera de couvrir notre obligation ; puis, nous remettrons les titres à un notaire qui se chargera de payer les rentes viagères. Tel est l'ordre que j'ai reçu de madame Davenel.

— Mais que lui restera-t-il donc ? s'écria Desmarest avec un sentiment de pitié sincère.

— Ses diamants, qui valent environ quarante mille francs.

— Elle se verra donc réduite à quinze ou seize cents livres de rente, après avoir possédé près d'un million ? Pauvre femme !

— Dame ! à moins que, touché de ses vertus et de ses malheurs, quelque personnage...

Desmarest se leva, et interrompant Ducoudrais :

— Ah ! dit-il, tout ce que vous venez de m'annoncer me chagrine au dernier point.

— Je le crois sans peine, dit Ducoudrais, avec une parfaite bonhomie ; on le serait à moins.

— Mais revenons, je vous prie, au motif de ma visite. La propriété dont vous m'avez parlé...

— Trois-Fontaines ?

— Non, la première... Cette propriété me convient assez, et nous ne sommes pas très éloignés de prix... Revoyez le propriétaire, et tâchez d'obtenir la diminution d'un sixième. Je reviendrai vous voir.

— Pourquoi ne traiteriez-vous pas de Trois-Fontaines ? c'est dans le prix que vous voulez mettre.

— Y pensez-vous ? du deux et demi ; c'est du trois et demi que je veux ; j'ai à peine de quoi vivre.

— Tant pis ! car cela console un peu de céder ce qu'on aime à un ami ; et vous paraissez avoir bien de la sympathie pour madame Davenel.

Desmarest salua, pirouetta sur ses talons et partit.

Du Croisil et Norval l'attendaient au boulevard de Gand. Il avait promis de leur rapporter fidèlement la conversation qu'il aurait eue avec l'homme d'affaires de madame Davenel : il fut d'une exactitude scrupuleuse. Du Croisil et Norval le remercièrent de sa parfaite obligeance, et n'eurent rien de plus pressé que de courir chez maître Ducoudrais, où ils se rencontrèrent, non sans un peu de confusion et d'embarras, et où ils reçurent la confirmation de ce que leur avait dit Desmarest.

— Tout ce que je viens de répéter, dit Ducoudrais en appuyant fortement sur chaque mot, j'ai reçu de madame Davenel l'ordre de le dire à qui voudrait l'entendre : elle ne veut pas qu'on ignore sa conduite en cette grave circonstance.

Quand du Croisil et Norval furent dans la rue :

— Je vais de ce pas chez madame Davenel, dit Norval, qui avait un assez bon cœur. Je dois à ma conscience d'aller présenter à cette pauvre jeune femme mes sentiments de condoléance.

— Vous avez raison, dit du Croisil, et je vous accompagne.

V.

Juliette était chez elle. Une femme de chambre fit entrer du Croisil et Norval dans un petit salon où les tentures ne laissaient pénétrer qu'un demi-jour, non un demi-jour de coquette, mais de femme en deuil ; car on est souvent plus affligé d'une fortune perdue que d'une affection étroite. Un feu rougeâtre et sans flamme bri lait dans l'âtre, jetant autour du foyer des lueurs tristes. Juliette était assise dans une gondole basse, et tenait à la main un travail de broderie. Un peignoir brun l'enveloppait, dessinant dans la perfection les contours harmonieux de ses riches épaules, ainsi que de sa taille svelte et charmante ; ses mains, gantées de mitaines noires, ne livraient que l'extrémité de leurs doigts de marbre, couronnés d'ongles roses. Sa tête blonde, aux grappes de frisure légère, était parée d'un bouquet de lias blanc et de clématite, emblèmes de pauvreté et d'abandon : elle était belle et touchante ainsi. Du

Croisil et Norval se sentirent émus dans ce salon, surtout lorsqu'ils adressèrent à Juliette leurs compliments de condoléance.

— Ah! messieurs, dit-elle avec son sourire doux et fin, que vous faites mentir le moraliste qui a dit : « Les amis et les oiseaux de passage ne retournent jamais qu'ou brillent le soleil et l'opulence. »

— Les moralistes, madame, répondit du Croisil, sont comme les astronomes qui voient partout des taches, même au soleil.

Quelques personnes étaient déjà réunies, fidèles au malheur, un peu sans doute, comme l'a dit Alphonse Karr, par fatuité de constance. Du Croisil et Norval remarquèrent bientôt que Desmarest les avait précédés. La conversation prit naturellement une tournure grave et philosophique : on parla beaucoup de la vanité des richesses, du courage avec lequel le sage supporte l'adversité, du bonheur que parfois on rencontre dans les positions les plus humbles quand le cœur et l'esprit sont élevés, etc., etc.

— La pauvreté ne me fait pas peur, messieurs, dit Juliette d'un ton ravissant; et d'ailleurs, ne suis-je pas riche encore, puisqu'il me reste des amis?

— Des amis dévoués, madame! dit Desmarest avec feu, et qui vous demeureront attachés; car si vous n'avez plus la fortune, vous avez toujours l'opulence de l'esprit et de la beauté.

Juliette fut touchée de cet élan généreux; elle en rougit de plaisir.

— Oui, entourée du faste, il vous était permis de douter de nos cœurs, dit Norval, renchérissant sur Desmarest; mais désormais vous acquerez la conviction que nos hommages sont adressés à votre seul mérite.

Juliette sourit divinement.

— Ah! taisez-vous, messieurs, dit-elle d'une voix douce et pénétrante : vous me feriez trop aimer la pauvreté!

Un moment après, du Croisil s'était rapproché de Juliette; il causait avec elle intimement et à demi-voix, tandis que Desmarest et Norval se livraient à des dissertations politiques et commerciales. Enfoncée dans sa gondole, Juliette se redressa vivement pour mieux entendre du Croisil. En ce moment un petit carnet glissa de ses genoux sur le parquet, laissant échapper les papiers qu'il contenait. Du Croisil se hâta de les ramasser et les remit à Juliette.

— Ah! fit-il en se baissant de nouveau, voici quelque chose encore.

Et il prit sur le parquet un objet mince, jaunâtre, informe, qu'il regarda un peu curieusement.

— Une fleur, sans doute? demanda-t-il sans réflexion.

Juliette ne répondit pas tout de suite et ne se hâta pas de reprendre l'objet.

— Une rose du Bengale, répondit-elle avec lenteur en se renfonçant dans sa gondole.

Du Croisil devint écarlate et ne sut plus quelle contenance garder; mais personne ne s'aperçut de son embarras. Il eut bientôt ressaisi son sang-froid, et répliqua avec le plus gracieux aplomb :

— C'est de la coquetterie, madame, de conserver ainsi sur vous une rose flétrie; sans doute par amour des contrastes?...

Il se leva et tendit la fleur à Juliette. Juliette porta sur lui un regard profond, demeura quelques secondes immobile, puis indiqua brusquement le feu du doigt.

— Vous le voulez? dit-il d'un air sournois.

Et il posa délicatement la rose flétrie sur un charbon ardent. Un peu de fumée, quelques crépitations, et ce fut tout. Que d'amours brûlants ne sont pas autre chose! Cinq minutes plus tard, il quittait le salon, protestant de son éternel attachement à la personne de madame Davenel. Juliette ne daigna même pas le regarder. Il y avait à peine un quart d'heure qu'il était parti, lorsque Juliette, qui n'avait pas repris la parole, tant sa déception était violente, se leva, pâle, le visage empreint d'une vague ironie et l'air résolu.

— Autrefois, dit-elle, à pareil jour de la semaine, nous avions l'habitude de faire un peu de musique, de danser même en petit comité. La musique console, la danse étourdit. Pourquoi nous en abstiendrions-nous aujourd'hui?

Et s'adressant à un pianiste de salon qu'elle avait toujours accueilli avec distinction :

— Allons, monsieur, dit-elle, jouez-nous ce beau morceau de Thalberg que vous exécutez à merveille. Pour vous prouver que je suis vraiment philosophe, je vous promets de chanter ensuite.

Le pianiste se hâta de se rendre au désir de Juliette. Quand le morceau fut terminé :

— A mon tour maintenant, dit-elle, avec une charmante vivacité.

Elle s'installa au piano; Desmarest s'approcha d'elle.

— Que chanterai-je? lui demanda-t-elle en inclinant coquettement la tête de son côté; dites-moi cela. Vous connaissez tout mon répertoire : une mélodie de Schubert, une romance de Loïsa Puget ou de Masini, ou bien un air d'opéra?

— Qu'importe! pourvu qu'on vous entende! répliqua gaïement Desmarest.

— Eh bien! je choisis un air de *Zampa*, reprit-elle avec une inflexion de voix inexprimable, un air que vous aimez beaucoup, si je me souviens bien.

Elle préluda aussitôt, puis elle chanta :

Pourquoi trembler ? C'est moi qui vous implore !
Qu'un seul regard daigne tomber sur moi !

A ces mots, elle jeta un coup d'œil de côté ; Desmarest n'était plus près d'elle. A peine avait-elle commencé, qu'il s'était retiré au fond du salon, aussi embarrassé que du Croisil lorsqu'il tenait à la main la rose du Bengale. Juliette continua :

J'y vois encore
Et le trouble et l'effroi !
Quand vous adorer est ma loi !

Ici elle porta par hasard les yeux sur la glace placée au-dessus du piano, et y aperçut Desmarest qui prenait son chapeau. Elle n'en attaqua pas moins bravement les vers suivants :

Ah ! dans vos yeux laissez-moi lire
Ce mot qui doit combler mes vœux !
Tout en ces lieux semble me dire :
L'amour est là, soyez heureux !

Cette phrase musicale fut dite avec un sentiment exquis. Chacun battit des mains. Desmarest seul n'applaudit pas, il s'esquiva, et, grâce à la glace encore, Juliette le vit se retirer. Elle partit alors d'un grand éclat de rire. On s'empressa de lui demander quel motif provoquait cette franche gaieté.

— Presque rien, dit-elle, une réflexion folle sur l'inconstance des choses humaines.

— Pouvez-vous nous la communiquer ? dit Norval, qui n'avait rien saisi de la scène entre Desmarest et Juliette. Nous avons besoin de votre philosophie pour supporter le malheur qui vous frappe.

— Bah ! la fortune n'est pas le bonheur, répondit Juliette ; et puisqu'il me reste encore de bons amis, ce dont on n'est jamais bien sûr dans l'opulence, je veux me réjouir au lieu de m'attrister. Dansons.

— Danser ! s'écria-t-on avec étonnement.

— Eh ! mon Dieu, n'avions-nous pas l'habitude de danser à pareil jour ? N'appelions-nous pas cela préluder à nos grandes soirées ? A défaut des soirées, ayons au moins le prélude.

— Ah ! madame, dit Norval, on ne peut pas accueillir l'infortune avec plus de grâce ! Vous y mettez autant de coquetterie que de noblesse ; vous êtes adorable !

— Alors, dit-elle de l'air le plus ravissant du monde, qu'attendez-vous pour m'inviter à valser ! Nous commencerons par une valse, si vous le voulez bien... une valse de Strauss...

Elle appuya sur ce mot, mais sans regarder Norval. Norval fit une singulière grimace et laissa suspendue la main de Juliette.

— Eh bien ! reprit Juliette, vous m'abandonnez donc, monsieur ?

— Moi... non... au contraire, balbutia-t-il ; mais j'aimerais mieux, je vous l'avoue, la *Rosita*, par exemple, ou bien encore la valse de *Giselle*.

Juliette le regarda en face et d'aplomb.

— Vous vous trompez, monsieur, dit-elle avec mépris ; vous êtes comme tant d'autres, vous aimez mieux l'argent !

VI.

La déception que venait d'éprouver Juliette était plus profonde et plus douloureuse qu'elle ne le croyait elle-même. Cette pensée, qu'elle n'avait de valeur aux yeux de tout ce monde que celle que lui donnait l'opulence, blessait au vif son esprit et son cœur. Elle ressentit un âcre plaisir à se voir de jour en jour négligée, délaissée par tant de gens qui l'avaient jusque-là poursuivie de leur tendresse menteuse et de leur obséquiosité hypocrite. Un violent dégoût s'empara d'elle, et, dans un accès de misanthropie, elle résolut sérieusement d'aller finir ses jours au sein de la solitude. Elle s'enfuit à Trois-Fontaines, tout en pleurs, pour ne pas laisser éclater son mépris. Le bruit de sa ruine l'avait précédée à la campagne ; la vente de son château y était affichée. L'hiver commençait, la neige tombait à gros flocons, étalant ses blanches tristesses sur les sites agrestes ; le pivert et la mésange chantaient seuls sur les arbres et dans les buissons chargés de givre ; quelques scabieuses tardives et quelques marguerites montraient encore leurs petites têtes charmantes et courageuses dans l'herbe. Soit que la neige couvrit les chemins, soit que le vent les eût séchés, souvent on voyait Juliette errer solitaire dans la campagne ; elle sentait que son âme se retrempeait dans l'isolement, comme ces fleurs délicates qui ne se relèvent qu'à l'ombre.

Un jour, se dirigeant du côté de Dammartin, elle se trouva tout à coup à la hauteur de la chaumière à la Guérin, qu'elle n'avait pas encore revue. Elle entra. Il n'y avait personne dans la première pièce ; elle alla vers la seconde, la porte en était ouverte. A peine eut-elle jeté les yeux dans l'intérieur, qu'elle vit un jeune homme assis devant une petite table, le front dans une de ses mains, tandis que de l'autre il prenait tour à tour sur la table des fleurs fanées et une lettre qu'il considérait d'un air rêveur et navré. Elle reconnut Maurice. Il paraissait plongé dans un souvenir et laissait lentement échapper quelques phrases entrecoupées.

— Voilà donc, murmurait-il, tout ce qui me reste d'elle... Un bouquet flétri... une lettre... Tout

mon cœur est là, et je ne puis l'en détacher! surtout à présent que je sais...

Il s'interrompit et leva les yeux avec douleur. Juliette, saisie d'étonnement, se rejeta un peu en arrière et écouta.

— Pauvre femme! reprit-il en joignant les mains. Comme je l'ai aimée! Elle ne le sait pas! elle ne le saura jamais!... Ah! pourvu qu'elle ne soit pas malheureuse maintenant!... Le monde, qui l'entourait dans son opulence, la délaissera dans sa pauvreté; car le monde est un courtisan qu'attirent seules la puissance et la richesse... Moi, du moins, si je l'ai fuie, c'est parce qu'elle était riche, fêtée, heureuse, entourée de faste, aimée des plus élégants et des plus beaux!...

Il cacha sa figure dans ses mains. Juliette sentit sa poitrine se gonfler.

— Mon Dieu! mon Dieu! continua-t-il d'une voix humide, je ne pourrai donc pas l'oublier!... Seul amour de ma vie, son image me poursuit partout, et me ramène encore à ce coin de terre où nous nous sommes aimés!... Mais à quoi bon tout ce tourment?... Pourquoi me renfermer sans cesse dans ce souvenir comme dans une prison où j'étouffe?... Ah! je fais à plaisir mon propre malheur!... Folie!... Riche ou pauvre, elle ne saurait m'appartenir: elle a appris à aimer la beauté, la richesse, et moi je suis laid et sans fortune... Allons, allons, s'écria-t-il, du courage, ô mon cœur! jetons-nous dans la vie active, dans le travail, dans le monde... Le monde étourdit, le travail console... et nous avons tant besoin de consolation et d'oubli!...

Après ces mots, il demeura immobile, silencieux, le visage toujours caché dans ses mains; il pleurait. Juliette était aussi stupéfaite qu'émue; elle pouvait à peine en croire ses yeux et ses oreilles. Elle qui tout à l'heure encore niait le bien, parce qu'elle avait subi de cruels mécomptes, se trouvait tout à coup en présence des sentiments les plus élevés et les plus touchants; et celui qu'elle avait accusé de caprice se révélait, au contraire, constant jusqu'à la douleur et noble jusqu'à l'humilité. Les réactions sont toujours violentes: elle frémissait de joie, et de grosses larmes glissaient sur ses joues.

— Noble cœur! murmurait-elle. Noble cœur! Et je ne l'ai pas deviné! et je n'ai pas compris que lui seul!...

Elle fit un mouvement comme pour s'élançer vers lui, mais elle se contint. Presque au même instant Maurice se leva, se dirigea vers la fenêtre; on apercevait Trois-Fontaines, ses arbres dépouillés, son château découvert, qu'il contempla.

— Oui, oui, dit-il alors d'une voix endolorie, il faut m'éloigner pour ne plus revenir... La vue de ces campagnes ranime malgré moi ma folle pas-

sion... Pourquoi s'acharner à de vains souvenirs, et n'entretenir son âme que d'un vain rêve?... Adieu donc, doux nid de mes amours, de mes seules amours! je ne dois plus vous revoir, je ne vous reverrai plus... Adieu, pour la dernière fois!

Il garda un moment le silence, puis il reprit avec un accent de tristesse indicible.

— Adieu aussi à vous, Juliette! Je fais des vœux pour votre avenir... Qui sait? vous êtes si belle et si bonne, qu'un noble cœur vous rendra peut-être ce que vous avez perdu, l'opulence et le bonheur!... Ah! que ne puis-je, moi, vous offrir ce que je possède! je vous le donnerais avec une joie profonde et sincère!... Mais, hélas! j'ai si peu!...

— Qu'importe! dit derrière lui une voix d'une douceur divine; j'accepte, mon bon Maurice!

Maurice, à cette voix, poussa un cri violent et bondit plutôt qu'il ne se retourna. Il vit Juliette assise à sa table, les yeux brillants de larmes, le visage nerveusement pâle; elle lui tendait la main. Il est des émotions si étranges qu'il faut renoncer à les décrire. Maurice demeura comme pétrifié; il crut qu'il allait mourir, il étouffait.

— Eh bien! reprit Juliette avec une adorable expression, est-ce que vous refusez, monsieur?

Deux ruisseaux de larmes jaillirent aussitôt des yeux de Maurice; ses jambes fléchirent et il tomba à genoux.

Juliette se leva, courut à lui, et lui prenant les mains avec tendresse:

— Relevez-vous, monsieur, relevez-vous, dit-elle, et ne sanglotez pas ainsi. Il faut que je vous gronde. Eh quoi! parce que j'étais riche, vous m'avez fuie! fi! que c'était mal! Voyez, moi, je suis pauvre maintenant, eh bien! cela ne m'empêche pas de venir vers vous, et même j'accepte tout de suite, sans façon, votre sacrifice. Deux vieux amis comme nous! Ah! nous nous aimions si bien autrefois! et vous ne m'évitiez pas alors!

— Taisez-vous! taisez-vous, Juliette! ne me parlez pas ainsi! dit Maurice avec exaltation; votre voix m'enivre, votre beauté m'éblouit! Taisez-vous! oh! taisez-vous! ou vous me rendrez fou!

— Je veux vous rendre sage, au contraire! dit-elle en lui pressant les mains. Je veux vous rendre heureux! ajouta-t-elle plus bas.

Un bruit se fit entendre en ce moment dans la chaumière; c'était la Guérin qui revenait de vendre son lait. Elle entra dans la seconde pièce; Maurice était encore aux genoux de Juliette. La Guérin s'arrêta toute surprise sur le seuil.

— Ah! ah! dit-elle avec embarras et sans trop savoir ce qu'elle disait, il paraît que ça va bien?

— Parfaitement, bonne mère, répondit Juliette;

Maurice me fait ses excuses de m'avoir méconnue, et je suis en train de lui pardonner.

— Bon ! bon ! reprit la Guérin, j'en suis enchantée. Ah ! j'étais bien sûre, moi, qu'il vous aimait, le cher enfant ! mais c'est si timide ! et puis vous étiez si riche alors !

— Et je suis si pauvre maintenant ! Mais, bah ! Maurice me donne tout ce qu'il a, bonne mère !

— Oui-da ! s'écria la Guérin stupéfaite et évidemment contrariée. Quoi ! ses deux mille francs de rente que son père et lui ont eu tant de peine à gagner là-bas, en Amérique ! Ah !...

— Le capital tout entier, répondit Juliette en souriant malicieusement. Avec cette somme, jointe au peu qu'il me reste, des débris de ma fortune, nous rachèterons ma propriété de Trois-Fontaines qu'on va vendre, et...

Maurice, pâle, hâletant, interrogeait du regard le visage de Juliette ; il semblait chercher à saisir le véritable sens de tout ce qu'il entendait.

— Et nous y habiterons...

— Qui, nous ? demanda la Guérin ; vous et lui ?

— Pourquoi pas ?

— Vous allez donc vous marier ?

Juliette baissa les yeux avec une mine adorablement sournoise.

— Dame ! répondit-elle, les femmes n'ont pas l'habitude de faire les avances. Qu'en pensez-vous, bonne mère ?

— C'est juste ! c'est juste !

Et la Guérin regarda Maurice en lui faisant des grimaces significatives en matière d'encouragement. Maurice s'était levé, avait dégagé ses mains, et, les bras croisés sur la poitrine pour en comprimer les battements, il tremblait d'être le jouet d'un rêve.

— Juliette, dit-il enfin d'une voix lente et profonde, si vous voulez me tuer, vous n'avez qu'à m'abandonner maintenant ! Mon cœur est si tendu que, si vous ne lui venez en aide, il va se briser !

— Alors, répondit-elle avec une grâce angélique, donnez-moi le bras et conduisez-moi jusqu'à notre château. Peut-être bien qu'en route vous vous déciderez à me faire une demande en mariage. Je vais me montrer bien aimable !

Quelques jours après, un notaire dressait à Trois-Fontaines le contrat de mariage de Juliette et de Maurice. Juliette dicta elle-même le chiffre de sa fortune : rentes sur l'État, placement chez un banquier, actions industrielles, propriété territoriale, le tout montait à plus d'un million.

— Eh quoi ! s'écria Maurice étrangement surpris, on ne vous a donc point enlevé votre fortune ?

— Mais non, répondit Juliette en riant de bon cœur. J'ai profité de la fuite d'un banquier pour faire courir ce bruit, voilà tout.

— Quelle idée ! je ne comprends pas.

— Vous allez comprendre, mon ami ; cette idée n'est pas de moi, mais de M. Davenel, mon mari, mon père. Il savait à quelles convoitises donnerait lieu ma fortune, et, dans une lettre pleine de prévoyance et de bonté, il me donna le conseil de laisser ignorer de quelle nature étaient mes revenus, afin de pouvoir, au cas où je suspecterais la sincérité des sentiments qui s'adresseraient à moi, les juger en me faisant passer pour ruinée. C'est là, disait-il, une épreuve infallible, et il avait bien raison.

— Vous avez donc éprouvé quelqu'un ?

— Oui, mon ami ; d'abord le monde en général, puis trois prétendants à ma main en particulier, et vous enfin, sans m'en douter. Vous seul...

Maurice lui mit la main sur les lèvres pour l'empêcher d'achever.

— Cher ange, dit-il, l'amour véritable est toujours à l'épreuve d'une pierre de touche.

Étienne ENAULT.

LES MISÈRES DE CATHERINE.

I.

C'était pendant l'hiver de 1833. Par une après-midi brumeuse et glaciale, on pouvait voir sur un des quais de l'île de Guernesey deux hommes, une femme et un enfant se promenant avec des signes d'impatience, de résignation ou d'insouciance, en attendant le bateau de Jersey qui devait les prendre au passage pour les conduire sur le continent. Un froid intense et une brise chargée de petits glaçons qu'elle leur jetait au visage, obligeaient nos personnages à tourner souvent le dos à la mer pour moins sentir les rafales du vent qui leur coupait, par moments, la respiration.

Ces gens-là avaient l'air parfaitement indifférents les uns aux autres, et le hasard seul semblait les avoir réunis sur le quai de Guernesey. Il n'en était pas, cependant, tout à fait ainsi ; pour deux d'entre eux du moins.

La femme pouvait avoir de vingt-sept à vingt-huit ans. Sa mise était simple, mais non point élégante ; il s'en fallait. Elle portait l'empreinte de souffrances morales et physiques qui, pour avoir ravagé sa beauté, laquelle avait pu être éclatante, n'avaient pas enlevé l'extrême distinction et la dignité calme de ses traits, non plus que la douceur un peu effa-

rée de ses yeux. A première vue, on pouvait dire d'elle, sans se tromper, qu'elle avait sur sa personne le deuil d'une époque qui avait dû être plus heureuse. Elle tenait par la main un petit garçon de sept à huit ans, blond, bouclé, et je n'ajouterais pas rose pour compléter le tableau habituel, car, au contraire, le pauvre enfant était extrêmement pâle et semblait un reflet des chagrins et des maladies qui rongeaient évidemment sa mère. Celle-ci fixait sur ce petit être, en qui semblaient se résumer et se confondre toutes ses affections et toutes ses consolations, des regards pleins d'amour et d'anxiété.

Lorsque quelque vague un peu forte venait se briser sur la plage en grondant, elle reculait avec une sorte de terreur en faisant à son fils un rempart de son corps. On eût dit qu'elle le défendait avec le courage du désespoir contre un ennemi invisible. Il semblait y avoir entre cette mère et ce fils des liens plus qu'ordinaires et dont la rupture devait être également fatale à tous deux.

Voici le portrait de l'un des autres personnages qu'il nous tardait de présenter à nos lecteurs. C'était un homme de trente-cinq ans, d'une encolure un peu forte et assez vulgaire, quoiqu'en le voyant on pût dire que c'était un bel homme. Il était habillé de neuf de la tête aux pieds et avec une recherche d'un goût douteux. Quelque chose de gauche et d'empesé dans ses manières indiquait clairement qu'il n'avait pas toujours été habitué à se vêtir de si beaux habits ou qu'il en avait perdu l'usage. Il portait sur son visage délabré les signes d'une vie agitée par le désordre et par la débauche. Cet homme mettait une affectation marquée à croiser les pas de la mère et du fils. Ce dernier n'y avait pas pris garde, autrement que pour regarder, par simple curiosité d'enfant, les splendides et volumineuses breloques qui ornaient la riche chaîne dont ce personnage avait orné son gilet. Mais la mère avait promptement attiré son fils par le bras, en lui adressant à voix basse quelques paroles de reproche sans doute, et tout avait été dit. Quant à elle, elle avait montré un froid dédain aux regards que cet homme lui lançait et aux quelques mots qu'il lui murmurait en passant. Elle ne manquait pas de rougir, cependant, et ses lèvres frémissantes indiquaient l'agitation qu'elle ressentait.

Notre quatrième personnage jouait dans cette scène qui avait pour théâtre le quai d'une île battue par l'orage et pour décor l'Océan, un rôle tout à fait passif. Il n'avait pu se défendre de prendre un certain intérêt aux deux acteurs principaux et de bâtir dans l'oisiveté de l'attente où il était, une petite comédie de l'avenir, tandis qu'il s'agissait en réalité d'un drame du passé. Celui-là était dans toute l'acception du mot anglais, un *gentleman*. Associé

d'un grande maison de banque à Londres, il revenait purement et simplement d'une tournée d'affaires et observait, pour le plaisir d'observer, les personnages qui se mouvaient autour de lui. Seulement il s'était avoué éprouver une vive sympathie pour cette mère souffrante et ravagée et pour le petit garçon, en même temps qu'il avait ressenti un mépris instinctif pour cet homme vulgaire, enharnaché de chaînes d'or, d'épinglettes en diamants et de bagues à tous les doigts, et qui faisait la roue autour de cette pauvre femme. Il avait cru, un moment, le reconnaître pour un de ces êtres qu'on rencontre dans les hasards de la vie ou des affaires, qui ne vous laissent aucune impression et dont on ne se souvient plus que quand les occasions vous rapprochent d'eux.

M. Gates, c'est ainsi que se nommait le banquier, autant pour tuer le temps que pour ne paraître point indiscret à son co-voyageur et peut être aussi à la femme, avait tiré de son sac de nuit une longue-vue, l'avait déployée et s'était mis à interroger l'horizon impénétrable où le bateau de la poste n'apparaissait pas encore. L'enfant, en apercevant la longue-vue de Gates, et intrigué de l'usage auquel celui-ci venait d'appliquer l'instrument, se détacha de sa mère qui essaya vainement de le retenir un instant, courut vers Gates, accrocha ses petites mains à son paletot, et lui dit en levant sa tête blonde :

— Qu'est-ce qu'on voit donc là-dedans ? Laissez-moi regarder aussi.

Le gentleman se baissa complaisamment et colla sa longue-vue à l'œil de l'enfant. L'homme aux breloques profita de cette circonstance pour s'approcher de la mère et lui adressa la parole. Gates put voir qu'elle avait rougi jusqu'aux yeux, d'abord, puis que son visage s'était ensuite couvert d'un masque de pâleur.

— William ! cria-t-elle en s'adressant à son fils, comme si elle sentait que la présence de l'enfant à ses côtés était une sauvegarde pour elle. Mais le petit gars, très attentif à son occupation du moment, ne répondit pas et ne détourna même pas la tête. Gates, sans y paraître, prêta l'oreille et l'œil à la scène suivante :

— C'est mon nom aussi que vous venez de prononcer là, Catherine, dit l'homme en question.

— Malheureusement, répondit Catherine, je l'ai donné à mon fils, ce nom maudit. J'aurais voulu ne jamais le connaître et je voudrais l'avoir oublié !

Ces mots qui, prononcés à voix basse cependant, étaient arrivés jusqu'à Gates, le frappèrent et changèrent le cours de ses suppositions. Il regarda du côté du groupe. Catherine était debout, droite, immobile, dans une attitude de dignité et de mépris. Son interlocuteur, sans être intimidé (il ne parais-

sait homme à l'être jamais), était cependant gêné. Il avait tendu à la jeune femme une main que celle-ci avait refusé de toucher, et deux ou trois mouvements vifs et incohérents de son corps indiquaient assez que cet accueil l'avait un peu abasourdi.

— Vous manquez d'une façon complète à nos conventions et à nos engagements, reprit Catherine. Il avait été entendu que vous ne m'adresseriez pas la parole, que je ne paraîtrais pas plus vous connaître que vous ne me connaissiez, moi. J'ai tenu ma parole, qui vous oblige à manquer à la vôtre? — sinon, continua-t-elle en portant la main à ses yeux, l'habitude que vous avez de ne la jamais tenir...

— Vous pleurez..., commença l'homme qui se nommait William, nous le savons maintenant, et en faisant un geste pour prendre de nouveau la main de Catherine. Mais celle-ci recula d'un pas.

— Oh! ne vous imaginez point, dit-elle, que je pleure au souvenir d'un passé dont j'aurais oublié l'existence, sans mon pauvre enfant. C'est sur cet enfant que je pleure, cet enfant qui ne sait pas qu'il a un père tel que vous, qui ne le saura jamais, Dieu merci!

William ne tourna même pas les yeux du côté de ce fils dont la vue ne l'avait pas ému. Catherine fit encore un pas pour se rapprocher du petit William à qui Gates, touché jusqu'au fond du cœur par cette conversation qu'il venait de surprendre, avait retiré la longue-vue afin de lui rendre la liberté. Mais l'enfant reprit l'instrument à deux mains et le promena sur l'horizon. Au loin un point noir venait de se montrer. C'était la fumée du bateau que le mauvais temps obligeait à naviguer avec prudence.

— Oui, reprit Catherine, en réponse à quelques mots de William qui avaient échappé à Gates, il a fallu que je me visse au bord de l'abîme de la misère pour avoir oublié ma dignité de femme au point de vous écrire et de vous demander votre secours. Mais au-dessus de la dignité de la femme, il y a la tendresse de la mère; et c'est la mère seule qui a écrit. D'ailleurs, dans cette pauvre créature usée, fiévreuse, malade, vieillie avant l'âge, il ne reste plus rien de Catherine, et je n'avais pas la folie de m'imaginer que ma vue pût vous être agréable en rien. Je me suis même étonnée qu'il y ait eu en votre cœur une fibre qui pût vibrer encore; je m'étais trompée, paraît-il, tant mieux! Vous savez que je ne vous ai pas demandé autre chose que le moyen et l'occasion de travailler à Londres pour gagner le pain de notre enfant. J'espère que vous ne manquerez pas à ce facile engagement de votre part et qui ne diminuera pas d'un penny votre nouvelle fortune.

— Des circonstances indépendantes de ma volonté, Catherine, je vous l'ai dit...

— Moins ici qu'ailleurs, je ne veux entendre d'explications, monsieur. Et rappelez-vous que je tiens, devant mon fils surtout, à ne pas vous connaître...

Catherine rompit la conversation sur ces mots, et appela avec insistance cette fois le petit William. Gates, très ému, rendit l'enfant à la mère, et comme pour faire diversion à cette émotion qu'il n'était point venu chercher, et qui lui était évidemment importune, il braqua sa longue-vue sur le bateau qui se dessinait plus distinctement à l'horizon.

L'interlocuteur de Catherine se rapprocha du banquier et du ton le plus naturel du monde, il lui dit :

— Je crois que le *steamer* sera ici avant trois quarts d'heure?

— C'est mon opinion, répondit brièvement Gates.

Comme l'autre demeurait obstinément à ses côtés, Gates eut l'idée de l'examiner de plus près, et il ne tarda pas à se rappeler où il avait connu ce triste personnage de qui il eut l'idée, alors, d'approfondir toute la sécheresse du cœur. Il venait d'en avoir un bel échantillon.

— Il paraît, dit-il sur un ton indifférent et en faisant allusion à la conversation de tout à l'heure, que cette dame n'est pas de bien bonne humeur; elle est un peu comme le temps...

— Oui, en effet, répondit William en affectant de sourire, elle est même un peu bégueule.

Gates toisa son homme de haut en bas et lui fit baisser les yeux.

— A qui ai-je l'honneur de parler? demanda celui-ci du ton d'un homme qui cherche à lier conversation.

— Vous auriez pu, avec un peu de patience, me reconnaître comme je vous ai reconnu, monsieur William Bilpoor. Je suis James Gates, de la maison Spencer, Gates et Co, de Londres. Vous souvenez-vous? Je vous ai rencontré, il y a trois ans, plusieurs fois, en moins bel équipage, alors que ma maison avait un procès dont s'était malheureusement chargé le sollicitor Bailey...

— Chez qui je travaillais, alors, comme clerc, en effet. Mais depuis, j'ai quitté le vieux Bailey, un triste et malhabile homme au fond, vous en devez savoir quelque chose, et je suis aujourd'hui avocat.

L'ex-clerc tendit sa carte à Gates qui lut; William Bilpoor, Esq. *attorney at law*.

— A votre service, monsieur Gates.

— Merci, répondit celui-ci. Vous avez donc rondement réussi que de rapé, crasseux, gras et rapiécé clerc que vous étiez il y a trois ans, vous voilà, aujourd'hui, doré sur toutes les phalanges et reluisant comme un paon...

— Tout cela vient de Bond et Regent street, mur-

mura Bilpoor, en glissant complaisamment son ponce dans l'entournure de son gilet. J'ai eu de la chance, mon cher monsieur. Je suis assez modeste pour le reconnaître... rien que de la chance...

— Vous en eussiez désiré davantage auprès de cette jeune femme ?

— Euh !... c'était une manière de tuer le temps. Ça ne paraît pas avoir un penny dans sa bourse, c'est déjà sur la pente qui conduit à la retraite, et ça joue la fierté !... Enfin !...

Gates se retint à quatre pour ne pas écraser Bilpoor d'un coup de poing ; mais il pensa d'abord que cela ne le regardait pas ; puis, que tout en éprouvant une grande pitié pour cette pauvre femme, il ne pouvait pas jurer qu'elle fût en effet bien digne, malgré les apparences, de tant de sympathie chevaleresque. Il se contenta de lever les épaules, et d'éprouver pour cet imbécile pavoisé de vanité, de sottise et pourri de sentiments misérables, un dégoût profond.

II.

Le steamer avait enfin abordé le quai. Nos quatre voyageurs avaient monté à bord. Bilpoor s'était gardé de venir au secours de Catherine à qui Gates aida à passer du pier sur le pont du bateau avec son enfant dont elle ne voulait pas quitter la main. Le banquier put lire, alors, sur la petite malle qui composait tout son bagage, le nom de : MADAME CATHERINE SKELTON. Ce nom en remplaçait un autre dont les lettres avaient été effacées. On arrivait sans trop de difficulté à deviner que ce nom mal gratté était celui de Bilpoor. Autrefois il y avait eu sur la malle : MADAME CATHERINE BILPOOR. Il en était du nom comme du souvenir de l'homme à qui il appartenait, dans la vie de la pauvre Catherine : il en restait malheureusement des traces.

Le voyage fut tel que le temps l'avait fait craindre ; dur, pénible, presque dangereux. Le steamer arriva, cependant, sain et sauf au quai de Weymouth où les passagers débarquèrent méconnaissables. Gates eut la chance de ne pas rencontrer Bilpoor, en sortant du bateau ; mais il salua respectueusement Catherine Skelton, tapa sur la joue au petit William, et alla prendre une nuit de repos avant de s'embarquer dans la diligence qui devait le conduire à quelques lieues de Southampton.

De l'aventure de Catherine et de Bilpoor, Gates n'emporta que le souvenir d'une de ces impressions désolantes qui abondent dans la traversée humaine. Son opinion était que, s'il fallait se laisser également toucher par toutes les tristesses, le plus court parti à prendre était celui d'une réclusion absolue. « Si vous ne voulez pas être par trop dégoûté de ce

» que vous êtes appelé à voir chaque jour, dit » Chamfort, avalez, chaque matin, deux crapauds » avant de sortir de chez vous. » Gates, qui était un philosophe de la bonne école, de l'école pratique, avait l'habitude d'avaler les crapauds de Chamfort, et il se cuirassait ainsi contre toutes les choses hideuses qu'il rencontrait sur sa route, en se disant qu'à dix pas plus loin, il devait en rencontrer de plus hideuses encore, et toujours ainsi de pire en pire ; et qu'il perdrait son temps à s'apitoyer sur des misères moindres, quand il y en avait, au premier détour de la rue, de plus grandes. Sans être égoïste, il s'en fallait, il évitait de rien emporter avec soi, autant qu'il le pouvait, du moins, de l'acre puanteur des infamies qui s'exhalaient le long du chemin de sa vie.

Ainsi avait-il fait de sa rencontre avec Catherine, le petit William et Bilpoor. Il s'était hâté de ne plus se les rappeler. Mais quel fut son étonnement, le lendemain matin, quand il vint prendre sa place dans la diligence, d'y trouver Bilpoor confortablement installé dans un des compartiments de l'intérieur ; tandis que la pauvre Catherine était juchée avec son enfant sur l'impériale où Gates monta par goût, n'ayant qu'une route de quelques milles à faire. Le temps était beau et clair, mais très froid ; le vent soufflait sec et en plein sur les voyageurs. Gates se contenta de saluer Catherine, et afin de ne paraître point prétendre à aucune indiscretion vis-à-vis d'elle, il ouvrit un livre et s'absorba dans sa lecture. Il en fut arraché par un gémissement du petit William qui se plaignit d'avoir froid. Gates leva les yeux, vit l'enfant violet, et la pauvre mère blanche comme un marbre de sépulcre. Au cri qu'avait poussé William, Catherine l'avait embrassé avec une énergie fiévreuse et l'avait ramassé sur ses genoux en l'enveloppant dans l'unique châle qu'elle portait sur ses épaules. Gates sentit une larme lui monter à la gorge, se débarrassa de l'un des trois ou quatre paletots et manteaux qu'il portait avec lui, et sans dire un mot le plaça sur le dos de la pauvre femme qui le laissa faire. Elle tourna les yeux vers Gates, inclina sa pâle tête, et d'une lèvre tremblante, que les sanglots contenus contractaient, elle lui dit simplement : « Merci, monsieur. » Tout ce qu'elle avait pu faire était d'articuler ces deux mots.

XAVIER EYMA.

(La suite au prochain numéro.)



BULLETIN DES THÉÂTRES.

Le Théâtre-Lyrique, l'Odéon, les Bouffes-Parisiens ont fait leur réouverture. Commençons donc par ces trois théâtres. Ces réouvertures devraient être, chaque année, une sorte de solennité. Les théâtres ne pensent pas tout à fait ainsi; ils ont régulièrement l'habitude de réserver pour ce moment-là, au contraire, celles de leurs pièces sur lesquelles ils paraissent le moins compter. Nous ne saurions dire, au juste, si c'est bien raisonner. Le Théâtre-Lyrique a ouvert par deux pièces nouvelles: *Crispin rival de son maître*, deux actes, et *l'Auberge des Ardennes*, un acte. La première de ces deux œuvres est la pièce de Le Sage, appropriée à la musique. Je n'aime pas beaucoup ces rhabillages, ou quand on se les permet, il faut des coups de maître pour les faire pardonner. Ainsi le *Barbier de Séville*, ainsi le *Mariage de Figaro*, ainsi la *Norma*, et quelques autres chefs-d'œuvre que l'on pourrait citer et qui ont passé du domaine de la haute comédie ou de la haute tragédie dans le domaine lyrique. Coups de maîtres pour la musique s'entend; car du reste, il ne faut se préoccuper que médiocrement. M. Sclenick, l'auteur de la musique de *Crispin*, n'a réussi qu'à peu près dans sa tentative, il a fait une œuvre d'écolier, c'est un tâtonnement où de temps en temps on rencontre une mélodie, quelques phrases qui dénotent un compositeur plein de bonne volonté. En somme, c'est un début qu'il fallait encourager. *L'Auberge des Ardennes*, de MM. Verne et Michel Carré, est un gai vaudeville qui a fourni à M. Higniard l'occasion de quelques mélodies assez heureuses. Le Théâtre-Lyrique a beaucoup mieux que cela derrière lui; nous savons que ses réserves sont riches et qu'il a du blé en grange: la reprise des *Dragons de Villars*, de *Gil Blas*, du *Val d'Andorre*, avec Bataille dans le principal rôle; un nouvel opéra de M. Maillart, les *Pêcheurs de Catane*. Puis réapparaîtra madame Carvalho dans les plus beaux succès de son répertoire: *Faust*, les *Noces de Figaro*, la *Fanchonnette*, *Philémon et Baucis*. Madame Viardot fera sa rentrée dans *Orphée*; puis nous verrons sur l'affiche des nouveaux opéras de MM. Grisar, Reyer, Semet. Avais-je raison de vous dire que le Théâtre-Lyrique avait fait de bonnes provisions!

L'Odéon a été plus heureux dans sa grande pièce d'ouverture. Les *Mariages d'amour*, de M. Ernest Dubreuil, sont une comédie de mœurs contemporaines, bien réussie, intéressante, suffisamment littéraire et qui promet un écrivain dramatique distingué. Le succès a été vif et bien mérité. La petite comédie en un acte, le *Parasite*, qui accompagne la grande pièce, est une étude antique, pleine d'inexpérience, où l'auteur dont le nom apparaît pour la première fois, M. Pailleur, a fait preuve de goût littéraire. Mais de comédie proprement dite, point. On parle de la reprise à ce théâtre de la *Fête de Néron*, d'Alexandre Soumet, une des plus belles œuvres dramatiques de ce temps. L'Odéon voudrait reprendre le *Testament de César Girodot* et ne l'ose, de peur de ne plus pouvoir jouer aucune autre pièce durant sa campagne.

Les Bouffes-Parisiens ont repris *Orphée aux enfers*, dont le succès est décidément inépuisable. On prépare une nouvelle pièce des auteurs d'*Orphée*. Puissent-ils retrouver la veine de cette ébouriffante bouffonnerie musicale.

L'Opéra-Comique, en attendant la réalisation de son magnifique programme que nous avons déjà publié, a donné un petit acte charmant dont le succès a été étourdissant, le *Docteur Mirobolan*. Le livret de MM. Cormon et Trianon a fourni à M. Gautier le canevas d'une musique à la fois savante et gracieuse, où les mélodies abondent, pleine de verve et d'entrain. Le succès de ce petit acte, admirablement chanté et joué par Couderc, aura, nous n'en doutons pas, le succès de *Bonsoir monsieur Pantalon*; ils sont de la même famille.

L'Opéra vit sur ses magnifiques lauriers: *Sémiramis*, *Robert le Diable*, où mademoiselle Duprez obtient toujours un triomphe qui va croissant à chaque représentation. On va reprendre le *Trovatore*, restauré avec magnificence. Madame Gueymard-Lauters garde, bien entendu, son beau rôle.

Au Théâtre Français ont eu lieu quelques débuts: mademoiselle Pousin et M. Guichard, la première, lauréat du Conservatoire, le second, lauréat de l'Odéon, ont été accueillis avec faveur. On a repris à ce théâtre la jolie comédie de M. Ponsard, *Horace et Lydie*, qui est une des choses qui doivent le plus plaire aux femmes, et que pour mon compte je préfère de beaucoup à l'imbroglio du Vaudeville. *L'Africain* fait toujours de belles recettes. Le succès n'a pas été un seul instant douteux.

Le Gymnase a donné une pièce en quatre actes de M. Latour de Saint-Ybars, la *Folle du logis*. M. Latour est un galant homme et un écrivain d'un talent réel qui s'est trompé cette fois, mais qui, à coup sûr, trouvera l'occasion de prendre une belle revanche.

Le *Pied de mouton* a fait, enfin, son apparition à la Porte-Saint-Martin. Pour être vieille, cette féerie n'en est pas moins splendide. Elle a été rajeunie d'ailleurs, et s'il n'y a pas cent représentations d'automne dans cette pièce, je ne m'y connais pas.

Le Théâtre-Italien a publié la liste des artistes engagés pour la saison prochaine. Les principaux sujets sont: mesdames Battu, Penco, Albini; MM. Gardoni, Mario, Badioli, Graziani, Angelini, Zucchini, des artistes, enfin, comme il en faut, pour chanter les œuvres de Rossini, de Bellini, de Donizetti, de Mercadante, de Verdi, de Pergolèse, de Mozart, de Cimarosa, etc.

A propos du Théâtre-Italien, il est question de le comprendre dans l'administration de la liste civile. On créerait alors une surintendance des théâtres impériaux destinée, assure-t-on, au prince Poniatowski. A l'avance on applaudit à cette mesure qui daterait du mois d'avril prochain.

Cirque de l'Impératrice. — La salle est redevenue trop petite pour contenir la foule qui s'y porte chaque soir. Depuis l'ouverture des vacances on se croirait vraiment encore aux premiers jours de la saison d'été.

Pierre OBEY.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.